

les enfants que vous aurez instruits, les âmes dont vous aurez obtenu la grâce et la conversion. Et Jésus-Christ répondra à ces pauvres, à ces enfants, à ces pécheurs convertis: "Je me rends à vos instances, puisque j'ai dit dans mon Evangile: *Tout ce que vous aurez fait au moindre de mes frères, je me le tiendrai pour fait à moi-même.*" Maudissez le méchant, s'écrieront les pauvres que vous avez nourris de blâphèmes et non de pain, ces enfants que vous avez dépravés par vos enseignements, ces âmes que vous avez perdues par vos exemples, ces complices et ces victimes de vos iniquités maintenant dévoilées. Et Jésus-Christ répondra à ces complices et à ces victimes: "Mon évangile vous a déjà jugés, avec le maître odieux qui vous a perdus, car j'ai écrit qu'il *calait mieux être jeté dans la mer, une meule au cou, que de scandaliser les petits et de les perdre.* Il y a pour vous un abîme plus profond que la mer, c'est le feu éternel."

Tout est dit, tout est consommé. Les bénis du Père s'élèvent dans les cieux, les maudits descendent dans l'abîme, et l'Evangile se ferme, la croix remonte, et les deux peuples qui, tout à l'heure, étaient rapprochés dans le même lieu s'éloignent et se séparent pour ne plus se revoir. Avec quels cris, avec quels sanglots, avec quelles larmes, si toutefois ils peuvent pleurer encore, les réprouvés attachent leurs regards sur la troupe glorieuse des élus! Adieu, parents, amis, pasteurs des âmes, s'écrient-ils, nous voilà donc à jamais privés de votre présence, et vous n'aurez plus pour nous ni prière ni pitié! Anges du Seigneur, qui aviez été commis à notre garde, voilà donc que nous sommes abandonnés pour toujours! Et vous, Vierge sainte, qui nous aviez adoptés au pied de la croix, nous ne sommes donc plus vos enfants! O Jésus! ô mon Dieu! je vous connais trop tard, et maintenant que je vous connais, je ne peux plus vous aimer... Ces sinistres adieux se perdent déjà dans l'immensité. Mais on entend encore les anges chanter le jugement des élus: *Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Mais on entend encore planer sur l'abîme le jugement des méchants: *Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé à Satan et à ses anges.* Les voix d'en-haut ne cessent de redire: "Qu'ils vivent, qu'ils règnent, qu'ils soient heureux dans l'éternité!" Les voix d'en-bas ne cessent de se dire à elles-mêmes: "Anathème! anathème! Qu'ils périssent!" Et saint Mathieu, qui raconte toute cette scène, conclut et termine son chapitre par ce verset qui achève l'histoire du temps et qui commence celle de l'éternité: *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam!* Les méchants iront au supplice éternel, les justes à la vie éternelle.

Quelle journée! quelle séance! s'écrie Bossuet! Qui ne tremblera alors? Ce grand roi assis dans le trône de son jugement dissipera tout le mal par un coup d'œil. Qui osera se glorifier d'avoir le cœur pur, qui osera dire: Je suis innocent? Je vous le demande donc avant que ce jugement définitif soit prononcé, à quelle cité appartenez vous au moment où je vous parle? Êtes-vous de Jérusalem? ah! soyez bénis et sept fois bénis. Êtes-vous de Babylone? ah! sortez, sortez de la ville impure. Démêlez-vous de la paille destinée au feu, devenez le pur froment de Jésus-Christ, et que les anges amassent vos âmes, comme une moisson de gloire, dans la céleste Jérusalem.

HISTOIRE

DE LA

VIE DE JESUS-CHRIST

Religée avec les Textes Évangéliques

PAR

G. BOVIER-LAPIERRE

Professeur honoraire de l'Université, Officier de l'Instruction publique, Membre de la Société de Linguistique de Paris. Auteur de plusieurs Ouvrages classiques.

Ouvrage contenant une Carte de la Palestine, un Plan de Jérusalem ancienne, une Carte des environs de cette ville, une Vue du Temple.

AVEC LES APPROBATIONS DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE CHAMBERY ET DE M. SS. LES ÉVÊQUES DE GRENOBLE ET D'AUTUN.

1 vol. in-12..... Prix : 85cts.

MARGUERITES

EN FLEURS

PAR

JEAN LANDER

1 Vol. in 12.....Prix : 50 cts.

EXTRAIT :
LE TEMPS PERDU

NOUVELLE.

Les paysans ont un sens très-profond et très-juste des choses, et c'est une bien grande erreur de les croire dépourvus du sentiment du beau. Pourquoi seraient-ils déshérités? Ils possèdent la terre, ils sont cultivateurs, ils sont pasteurs, ils sont les fils d'Abel, ils sont doux et humbles de cœur, ils sont simples en esprit. Pourquoi donc seraient-ils déshérités, et pourquoi le sentiment du beau, qui est le grand bonheur de ce monde, qui est un don de Dieu, ne serait-il accordé qu'aux habitants des villes?

Le sentiment du beau est dans nos villes par la miséricorde de Dieu.

Le sentiment du beau et ses splendeurs cachées est dans nos campagnes par la justice du Seigneur.

Mais le paysan est silencieux, peu de mots forment sa langue. C'est pourquoi l'expression de ses sentiments et de ses pensées est toujours laconique et quelquefois ne se traduit que par un mot et par un regard.

Le paysan a besoin d'être deviné et son âme doit être cherchée sous l'écorce épaisse qui la recouvre.

Il ressemble à la noix de coco que le voyageur altéré rencontre au milieu du désert, et qui, sous son écorce ligneuse et sous sa coque dure, renferme l'amande et le lait.

Le paysan a le sentiment profond des choses, il a le sentiment des raisons cachées, il n'en a pas l'intelligence.

Il est très-curieux d'observer quelle relation profonde il y a dans les choses qu'il présente comme ayant des rapports et qui au premier moment semblent complètement étrangères entre elles.

Demandez à un paysan pourquoi il ne travaille pas le dimanche, il vous répondra :

— Ce n'est pas beau.

Le paysan, fût-il malade, fait toilette le dimanche, et s'il soulève son chapeau en passant près d'un cimetière il vous dira que c'est par révérence pour les saints.

Un paysan entre dans l'église de son village, et là, devant une statue informe de la Vierge, il reste en contemplation, les yeux levés sur elle, il regarde. Cette vierge en plâtre a peut-être le nez camus et des lèvres de nègresse. Cet homme est ravi, mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas la vierge de plâtre qu'il a vue, c'est le type éternellement, ineffablement beau de Marie qui a rayonné en lui-même, le miroir sans tache est apparu à son âme, il a contemplé la beauté; son sentiment ne le trompera pas, mais son intelligence le trahit. Demandez-lui ce qu'il admirait, il vous montrera la statue, il vous dira qu'elle est belle, il vous dira :

— On irait plus loin que Paris, savez-vous, monsieur, avant que de trouver une sainte Vierge comme celle-là!

Quelle touchante et naïve parole! il ne sait pas qu'il faudrait aller jusqu'au ciel pour voir la Vierge qu'il a admirée.

Oh! fils de Caïn qui admirez la beauté plastique et qui savez quand une vierge est belle, vous ne pouvez pas comme le fils d'Abel être ébloui devant une statue informe de Marie!

Pour connaître le paysan il faut le voir longtemps, l'écouter, et, comme je l'ai déjà dit, le deviner. Sa vie sobre à tous les points de vue est remplie, jamais le paysan ne s'ennuie, mais aussi dès qu'il perd le sentiment indéfinissable qu'il a du juste et du beau, il perd tout et tombe au-dessous de l'ouvrier le plus perverti de nos villes.

Il n'est pas, comme lui, préservé des dernières chutes par l'intelligence; il tombe au niveau de la brute et même au-dessous, car rien n'égale la perversité de la race humaine dès qu'elle est livrée à elle-même, dès que Dieu n'y est plus.

Ecluy est un petit village du département

des Ardennes, situé à quelques lieues de Rethel-Mazarin.

C'est à une lieue de ce village que vivaient, il y a trente à quarante ans, deux fermiers. L'un se nommait Brifoteau et sa famille se composait de huit personnes, le père, la mère, trois filles et trois garçons.

L'autre se nommait Sureau et sa famille se composait de quatre enfants, deux filles et deux garçons, en tout six personnes.

Les deux fermes, distantes l'une de l'autre d'environ un kilomètre, avaient à peu près la même étendue, la même *tenure*, ainsi que disent les paysans du pays.

L'éloignement où ces deux fermes se trouvaient du village et la proximité où elles se trouvaient l'une de l'autre établissaient entre les deux fermiers des rapports de voisinage forcés.

Brifoteau, entreprenant, actif, remuant, parlait sans cesse de s'enrichir et y faisait pour cela tous ses efforts; il avait perdu, dans ses fréquents rapports avec les villes voisines, Rethel et Reims, l'allure grave et lente particulière aux paysans; il était bavard, parleur, car dès que le paysan cesse de s'exprimer par sentences et par dictons, il devient prolixe et diffus.

Son voisin Sureau, au contraire, était resté un véritable type de paysan, grave, sérieux, austère et laconique.

Au retour de ses courses à la ville, Brifoteau ne manquait jamais d'histoires à raconter, et il était facile de deviner que toutes n'étaient pas fort authentiques et aucune n'était fort édifiante.

Quant à Sureau, quand il lui arrivait de raconter quelque chose, c'était toujours des histoires du temps passé qu'il tenait de son père ou même de son grand-père, mais elles étaient parfaitement authentiques, et les témoins vivaient encore à Ecluy ou les enfants des témoins, et ils auraient raconté la chose comme lui, pres que dans les mêmes termes, avec les mots dont s'étaient servis les premiers narrateurs.

Sureau ne manquait jamais de dire en commençant et en levant son chapeau: "Défunt notre père, que Dieu garde, me disait..." Il s'arrêtait aux mêmes mots, riait aux mêmes endroits de son récit, faisait les mêmes réflexions que son père avait faites, et cela depuis soixante ans qu'il racontait la chose. Si par hasard il changeait un mot, il se reprenait et rétablissait les choses dans toute leur primitive vérité.

Il y a dans cette manière de raconter quelque chose de patriarcal qui rappelle les premiers âges du monde.

Sureau racontait souvent ceci à ses enfants: "Un jour, qui était le jour du dimanche des Rameaux, défunt mon père, que Dieu garde en son paradis, m'envoya aux champs garder les vaches; il y avait bel et bien du temps que je m'étais mis dans l'idée d'avoir un sillot, comme en vendent ceux de Rethel qui sont marchands de toute sorte et parcourent le pays; mais d'argent, n'en ayant point, je me pris à faire un panier et le vendis en ce même jour à un marchand qui passait, contre un sillot de cuire rouge, luisant comme l'or."

Ici Sureau s'arrêtait et se mouchait avec bruit.

"Je racontai la chose à ma digne mère, et défunt votre grand-père me vint trouver en la grange. C'était un homme d'âge et de sagesse. Il me dit: Le jour du Seigneur lui appartient en entier et en plein. Si donc tu as fait trafic des heures qui reviennent à sa gloire, tu as vilainement souillé ton âme."

Je lui montrai le sillot, et défunte ma mère, qui le suivait, me dit: — Porte ton sillot à la sainte Vierge de notre église en marque de ton repentir et pour qu'elle t'obtienne pardon de son divin Fils; je dis pardon et c'est miséricorde que dit ma mère, reprenait Sureau. Je le fis par révérence pour la femme de chez nous; mais dans la suite des temps j'ai connu que cela avait été une action de justice."

Les enfants écoutaient jusqu'au bout dans le plus religieux silence cette histoire connue d'eux depuis qu'ils étaient au monde, et quand elle était finie, ils disaient: "La vraie vérité, c'est que les gens craignant Dieu doivent faire observance de leur *maître* jour."

Un soir toute la famille était rassemblée devant la porte de la chaumière; c'était un dimanche du mois d'août, le soleil était brillant, un air vif et léger avait succédé à la chaleur accablante du jour; les fleurs

du petit parterre, cultivé par les enfants, relevaient la tête à la brise du soir; les roses et le jasmin envoyaient tout leur parfum. Nicolette, l'aînée des filles de Jean Sureau, était là depuis longtemps et n'avait pas dit un seul mot; elle regardait vaguement devant elle d'un air boudeur, et si un de ses frères lui adressait directement la parole, elle ne répondait pas et témoignait son impatience par un brusque mouvement d'épaule.

"Voyez-vous, dit Lise Sureau, sa mère, voilà Nicolette qui se laisse aller à un vilain péché, m'est avis qu'il l'a déjà enlaidie un brin; faut-il bien qu'une fille chrétienne porte ainsi envie à son prochain? La chose n'est ni belle ni sage." Sureau leva la tête et interrogea sa femme du regard.

"Oh! dit Lise, Nicolette aurait voulu se parer aujourd'hui d'une fine cotte de toile rouge *destinée*, tout comme les filles de notre voisin; mais la toile rouge est de trop grande coutance pour des gens comme nous."

"Je ne voulais pas, dit Nicolette, vous *accoutter* davantage, mais si ma mère avait voulu me laisser filer une ou deux livres d'étoiles le dimanche, depuis le temps que j'y pense, j'aurais aujourd'hui l'argent, sans avoir fait de mal à personne, et la parure ne m'eût pas plus à moi qu'à la fille de Brifoteau, qui n'est sûrement ni avenante ni bien faite!"

"Je pense, moi, dit Sureau en se levant lentement, que le Dieu du ciel et de la terre a plus de raison que vous et moi, et sait mieux que nous la conduite qu'il faut tenir. Si donc il nous marque qu'un jour appartient à sa gloire et à notre repos, c'est censément que notre repos est de lui rendre gloire, ce que nous ne saurions faire de tout cœur sous le poids d'un travail accompli à notre profit. Rentrez, ajouta le vieillard en lui montrant du doigt l'intérieur de la maison, et faites réflexion là-dessus jusqu'à parfaite repentance."

"C'est pourtant dur, dit l'aîné des fils, par un jour si beau de faire rentrer Nicolette, et, pour tout dire, mon père, je ne vois pas que le Dieu du ciel se mette si fort en colère quand on travaille en son jour, car voilà Brifoteau qui est en avance sur nous pour tout! Tout bien compté, mon père, s'ils sont six à travailler le dimanche, cela fait vingt quatre journées d'ouvrier par mois de gagnées. Voyez, ils s'enrichissent et sont pourtant plus nombreux que nous sans avoir plus de bien."

"Ce que j'ai dit à votre sœur vous l'avez entendu, ce qui est dit est dit, réglez en ceci votre sentiment sur le mien..."

"Jour de ma vie! s'écria le vieillard, dont la colère s'était animée pendant un long silence que ses enfants n'avaient osé interrompre, les temps sont donc bien changés depuis peu! Je ne vous connais pas ces sentiments nouveaux sur le bien faire et le mal faire en la vie! Le malin esprit a mis sa bouche à votre oreille, il faut croire..."

Pas un des enfants n'osa répliquer un mot, et le coupable, celui qui s'était attiré cette colère, rentra avec sa sœur.

"Savez-vous, dit Sureau à Rosine, que nous sommes mal envoisinés de ce Brifoteau et qu'il n'y a pas de pires paroles que les exemples; les discours de sagesse que vous tenez à vos enfants, et les paroles de notre curé en chaire leur passent d'une oreille à l'autre comme une fusée, au rebours des exemples de ces gens qui se logent en eux à demeure, c'est pour le plus certain de les renvoyer de chez nous."

"Et bien vous ferez, dit une voix: "C'est donc toi, Milochon, dit Sureau au nouveau venu, comment va le temps?"

"Les hommes sont durs au pauvre monde, Monsieur Sureau, et puisque, faute de pouvoir travailler, étant alligé d'un membre, je cherche mon pain, je puis vous dire que la charité s'en va de ce monde; pour ne parler que du Brifoteau, je vous dirai qu'il vient de détenir le glanage sur sa terre; c'est un exemple qui sera suivi, cela, car la malice est de plus facile enseignement que la sagesse; mais, sauf meilleur avis, ne pensez-vous pas que celui qui renie à Dieu ses jours de gloire peut bien renier au pauvre son morceau de pain? Le monde s'endurcit dans la mollesse, ajouta le pauvre en mettant dans sa besace le pain et les noix que lui avait données Lise;" puis, ayant salué, promis des prières et souhaité bonne santé, il s'éloigna.

La voix de Brifoteau se fit entendre de loin, il revenait des champs avec ses fils: